

Micheline Hugues

**La vie citadine  
en Berry et Bourbonnais**

au XVIII<sup>e</sup> siècle

**Agnès Fouquet**

Une bourgeoise de Saint-Amand

(1711-1797)

ALICE LYNER EDITIONS

# Avant-Propos

*Dans toute famille il s'en trouvera un pour aimer trier et coller, archiver [...], pour en établir la chronique raisonnée, car l'album tisse les liens de la famille comme la généalogie l'enracine et la déploie en arbre, avec tronc et branches métaphoriques.*

A.M. Garat, *Photos de famille*

Ce livre, qui fait revivre une petite ville française du XVIII<sup>e</sup> siècle, est né de recherches généalogiques privées.

Les premières démarches du généalogiste amateur sont très gratifiantes : on remonte rapidement de mariage en mariage vers des ancêtres de plus en plus éloignés, on voit foisonner autour d'eux des frères et sœurs, des oncles et tantes, des cousins et des cousines et quand ils sont restés longtemps fidèles à une région, comme ce fut souvent le cas au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, on a l'impression de voir se bâtir autour de soi comme une sorte de nid douillet, de découvrir une niche écologique dans laquelle on se sent bien. Parfois on se trompe à la croisée des chemins, on s'égare dans une lignée parallèle. Un effort de rigueur, ou un hasard heureux, vous remet dans le droit chemin. C'est une aventure : une grille de mots croisés muette, une enquête de police qui tient un peu du roman, dans laquelle les indices se multiplient pour vous conduire à la vérité...

Hélas ! vient un moment où le jeu prend fin : les archives se font muettes et ce d'autant plus tôt que vos ancêtres sont plus obscurs. On est en possession d'une collection de noms, qu'accompagne parfois la mention d'une profession, d'une série de dates échelonnées dans la durée étale d'un temps inerte. On s'efforce d'y mettre de l'ordre, on les accroche dans un bel arbre, on dresse de savants tableaux en couleur, on rêve un peu... Et puis on se demande comment prolonger le jeu. Certains se relancent dans une nouvelle quête au profit de leurs proches ou de leurs amis. Les plus aventureux ou les plus doués d'imagination entreprennent de raconter sous forme de roman la vie qu'il leur plaît de prêter à ces ancêtres dont les visages, les sentiments, l'être intérieur, leur resteront à jamais inconnus.

Pour ma part je ne me sentais ni le talent ni même le désir de procéder ainsi. De quel droit déciderais-je que tel ou telle de mes ancêtres était grand ou petit, beau ou laid, aimable ou détestable, vertueux ou débauché... ?

De quel droit le rendrais-je heureux ou malheureux... ? « Faire de l'Histoire avec rien, estime A. Corbin, [est] une gageure dont seuls les romanciers ont relevé le défi. » (*Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu 1798-1876*, Flammarion, 1998) Je n'écrirais pas de roman sur mes ancêtres. Bien que je ne sois pas historienne, c'est l'histoire plus que la fiction qu'on lui substitue qui m'intéresse. Je pourrais donc tenter de connaître mieux celle de mes aïeux ou au moins celle du milieu où ils ont vécu, du petit cercle de leurs vies. Pourquoi ne pas choisir de m'attacher à l'un d'entre eux ou à une famille et tenter de regrouper autour de lui ou d'elle les documents que je pourrais trouver. Mais comment choisir ?

Quand je m'étais mise à rechercher mes ancêtres ce n'était pas dans la vaine espérance d'y découvrir des princes ou de grands hommes : de tout temps j'avais tenu pour certain que j'étais l'héritière d'une suite ininterrompue de pauvres diables, de va-nu-pieds, de culs-terreux. J'en éprouvais même une certaine fierté : il me semblait ainsi que la modeste illustration sociale et la relative aisance que mes proches et moi-même avions acquises depuis deux ou trois générations ne devaient rien à la faveur de la naissance et récompensaient enfin la longue obstination de nos ancêtres miséreux à transmettre la vie.

Et tant que je me limitai à ma double lignée paternelle, il en fut bien ainsi. Aussi loin que je pus remonter, et certes ce n'est guère que jusque vers les années 1630-1640, à peine douze ou treize générations, ce n'était que manouvriers, pauvres journaliers agricoles du Berry, et du Bourbonnais, au mieux quelques « laboureurs ». Quel espoir pouvais-je nourrir de trouver dans des archives d'autres documents qui les concernent personnellement que les registres paroissiaux où sont consignés leur naissance, leur(s) mariage(s) et leur décès, ce qui en soi est déjà assez miraculeux compte tenu de leur « néant » social !

Le tableau avait un peu changé quand j'avais abordé ma lignée maternelle. De ce côté, mes ascendants étaient citadins et même, mes arrière-grands-parents étaient devenus Parisiens. C'était, il est vrai, des ouvriers ou de modestes compagnons artisans et je m'attendais à retrouver dans leurs ancêtres (Berrichons et Bourbonnais encore) de simples paysans pauvres. Mais soudain, pareille à un archéologue qui, après avoir dégagé plusieurs strates de terrain dans lesquelles se sont accumulés au cours des siècles d'humbles vestiges des activités domestiques, met soudain à jour une nécropole archaïque, riche en bijoux, armes d'apparat et lambeaux d'étoffes précieuses, en explorant les archives de la petite ville de Saint-Amand-Montrond où m'avaient conduite mes recherches, je me découvris plusieurs lignées d'ancêtres bourgeois qui avaient appartenu pendant deux siècles à la bonne société. Ni princes, ni hommes célèbres, mais des robins et des marchands qui faisaient quelque figure dans le milieu où ils vivaient, s'approprièrent le nom d'un domaine pour se distinguer de ceux qui portaient

le même patronyme : Fouquet de la Preugne, Duchet du Sauzais, Ragot de Cronon... , s'étaient dotés de blasons et avaient participé aux affaires de la cité. J'aurais sans doute plus de chance avec cette lignée.

Sait-on pourquoi, parmi tous ces êtres disparus dont des archives nous restituent la faible trace, certains nous semblent plus fascinants que d'autres ? Leurs simples noms parfois. L'une de mes aïeules bourgeoises se nommait Agnès Fouquet : Fouquet comme le peintre, Agnès comme son modèle, la dame de Beauté Agnès Sorel ... Pourquoi ne pas essayer de la tirer de l'ombre ? Ce n'était pas chercher la facilité : les femmes sont dans l'histoire les oubliées des oubliés. Cependant, née en 1711 et morte en 1797, elle a traversé presque tout le siècle des Lumières depuis la fin du règne de Louis XIV jusqu'au Directoire, elle a vécu, tragiquement, la Révolution et la Terreur ; fille, nièce, épouse, sœur de fonctionnaires royaux, veuve de bonne heure et tutrice de ses nombreux enfants et des biens qu'ils avaient hérités de leur père, sa vie serait immanquablement mêlée à celle de la ville qu'elle n'a jamais quittée, une de ces petites villes de province que le rayonnement de la capitale dissimule trop souvent à la vue ; elle serait un témoin d'un des siècles les plus riches de notre histoire et de ces foules d'anonymes qui l'ont vécu et qui ont contribué à le faire. Elle était, de reste, la cousine germaine des deux personnages les plus célèbres de Saint-Amand-Montrond : les Godin des Odonais, dont les aventures en Amazonie ont connu un écho durable.

Je tenterais donc d'écrire la vie de cette femme. Et parce que la question s'est posée à moi de savoir pourquoi ceux de ses descendants dont je suis issue étaient retombés au XIX<sup>e</sup> siècle dans une condition plus humble et que la réponse me semblait contenue dans le destin d'une de ses petites-filles, Agnès-Scolastique Duchet, religieuse rendue à la vie laïque par la Révolution, puis épouse et mère, un de ces personnages qui nous font prendre conscience du lien étroit qui unit l'histoire privée d'une famille anonyme à la Grande Histoire, je tenterais aussi de retracer cette vie, dont le mienne a dépendu puisque aussi bien, sans la Révolution, la lignée dont sa fille est la source, et donc moi-même et mes descendants, n'auraient jamais existé... La face du monde n'en aurait pas été changée. Mais qui sait ? Le battement d'une aile de papillon, prétendent les Chinois, peut provoquer un séisme à l'autre bout du monde...

Aucun portrait, aucune description, aucun écrit personnel, des lacunes parfois impossibles à combler dans le tissu de ces existences dont on se prend parfois à regretter que quelques archives conservées au hasard nous aient fait entrevoir des instants pour mieux nous en dérober la durée et l'intimité à jamais retournées au mystère ; quelques grotesques termes juridiques qui désignent les disparus dans des rôles officiels et temporaires : « la demoiselle bailleresse »

ou « venderesse », ou les gratifient d'un statut socialement reconnu, toujours dépendant du personnage de leur père ou de leur époux : « fille de ... », « femme de... », « veuve de... », et même « cy-devant religieuse », parfois une adresse plus ou moins imprécise dans une ville dont le temps a modifié la topographie et la toponymie ; et comme un cadeau, leur signature, ou quelques mots écrits de leur main au bas d'un acte, attestant de leur réalité physique dans le passé, voilà tout ce que me livreraient les documents. Elles sont là, vivantes, on croit les toucher, mais elles ne cessent de se dérober. « Les morts ont sur nous ce droit inaliénable d'une vie à jamais privée » (E. Bloch-Dano, *Madame Zola, Bernard Grasset, 1997*).

Sur les traces des ascendants, des frères et sœurs, des enfants d'Agnès Fouquet et de son mari, Jean-Baptiste-Charles Ragot de Croron, à travers les Archives départementales du Cher et municipales de Saint-Amand-Montrond, entre lesquelles ont été partagés de façon apparemment assez arbitraire les documents de l'Ancien Régime et de la Révolution concernant la ville, et finalement jusqu'aux Archives nationales où le destin tragique de trois membres de la famille, victimes du tribunal révolutionnaire, m'a conduite, j'ai vu la petite ville du XVIII<sup>e</sup> siècle revenir à la vie, ses habitants s'animer de nouveau<sup>1</sup>. Le tableau ne sera certes pas complet : il privilégie évidemment la classe à laquelle appartenaient mon personnage et les siens ; des domaines resteront aussi dans l'ombre, dans la mesure où les documents disponibles ne répondent pas toujours aux questions qu'on a envie ou besoin de leur poser ; en revanche, des découvertes imprévues compensent parfois les déceptions que le chercheur peut éprouver.

Si ténues et si discontinues soient-elles, ces traces authentiques ont tout de même la vertu de nous guider dans notre quête du passé, d'un passé que ces anonymes ont partagé avec les personnages historiques et dont ils nous restituent une réalité plus à notre mesure. Cela justifie peut-être cette tentative pour faire déboucher sur l'histoire des recherches généalogiques privées ?

Dans sa contribution à l'*Histoire économique et sociale de la France 1660-1789*, l'historien P. Goubert rejette avec dédain ceux qui, « curieux et érudits de bonne volonté mais de faible culture [ ! ] », font des registres paroissiaux une « utilisation en quelque sorte artisanale ». « De ces vénérables publications, ajoutez-il, bon prince, tout n'est pas forcément à rejeter : il en est de consciencieuses et même d'intelligentes [ ... ! ] ». Quel qualificatif méritera la nôtre ?...

---

1 La minutie avec laquelle l'auteur cite les noms des obscurs personnages qui ont participé, à titre d'acteurs ou de témoins, aux événements que rapportent les documents impatientera peut-être certains lecteurs. Qu'ils veuillent bien la lui pardonner en pensant aux généalogistes originaires du Berry ou du Bourbonnais qui retrouveront parfois avec intérêt tel ou telle de leurs ancêtres.

## SAINT-AMAND EN BOURBONNAIS

La longue vie d'Agnès Fouquet s'est déroulée tout entière dans la petite ville de Saint-Amand, alors en Bourbonnais. C'est dans l'unique église paroissiale que, tout juste née, elle a été baptisée le 23 mars 1711, comme son père déjà l'avait été en 1673, sa mère en 1676, son futur mari en 1703 et tous ses frères et sœurs... C'est dans cette même église qu'elle se mariera en 1734, que seront baptisés ses douze enfants, qu'auront lieu les mariages de ses filles, les obsèques de ses parents et celles de son époux et si son corps, en avril 1797, ne passa pas sous les voûtes vénérables avant d'aller - provisoirement - reposer dans la terre du « grand cimetière » voué à être transféré à l'écart de la ville, c'est qu'en 1794, ou plutôt en l'an IV de la République française une et indivisible, l'église de Saint-Amand devenu Libreval, comme toutes les autres églises du pays, avait été fermée.

Il nous faut donc faire connaissance avec cette petite ville située aux confins du Berry et du Bourbonnais, au creux des vertes vallées du Cher, « la rivière la plus chaude de France », selon Giraudoux, et de son affluent la Marmande, « la plus froide », qui l'y rejoint : « le confluent du Diable et de Vénus » (*Siegfried et le Limousin*).

Pour ma part, je connaissais depuis longtemps Bourges, la prestigieuse capitale du Berry. Mais rien ne m'avait attirée à Saint-Amand avant de découvrir que bon nombre de mes ancêtres maternels y avaient longuement vécu. Je descendis à l'hôtel *de la Poste* : bon point de départ pour quiconque veut plonger dans le Saint-Amand du passé puisque le bâtiment est ancien; meilleur pour moi puisque cet hôtel n'est autre que l'ancienne *Auberge où pend l'image de Notre-Dame*, communément appelée *L'Image*, qui avait donné son nom à la rue où elle s'élevait juste à l'extérieur d'une des portes de la ville sur le chemin de St-Jacques de Compostelle et dont les « hôtes », au XVIII<sup>e</sup> siècle, étaient des cousins de l'un de mes aïeux.

On ne se promène pas dans une ville où ont vécu ses ancêtres comme dans n'importe quelle autre ville inconnue, fût-elle aussi ancienne, plus riche et plus belle. Cette modeste petite ville dont on a traversé le centre historique en trois enjambées, est hantée pour moi par ces générations d'hommes de loi et de petits artisans qui m'ont transmis leur sang et dont je suis obscurément l'héritière. Ils régnaient sur le grenier à sel, qui a disparu, alors situé derrière l'Hôtel Saint-Vic (anciennement Saint-Vit), ancien hôtel des abbés de Noirlac devenu le siège de

la régie des aides et droits (actuellement le musée de la ville), gribouillaient ou dictaient dans leurs études de notaires des actes que me livrent parfois, avec leur écriture et leur signature, les archives municipales ou départementales, tenaient boutique de boulanger ou de boucher autour de la place du marché, travaillaient au fond de sombres ateliers de cardeur ou de tanneur dans les faubourgs ouvriers, au-delà de la porte de Bourges, dans la rue Fradet ou à la Chaume Billeron... Ils pataugèrent dans les rues inondées par les crues du Cher ou de la Marmande en 1707, en mai 1756 ou en juillet 1797, ils se claquemurèrent dans leurs maisons durant l'épidémie de peste de 1739 qui dura de juin à octobre, ils cassèrent la glace pour tirer l'eau des puits durant le terrible mois de janvier 1789... Certains se sont peut-être trouvés parmi les échauffés qui s'attroupèrent en mai 1790 rue Porte-Mutin pour protester contre les « aides », menaçant « d'abattre les enseignes, les cabaretiers et les aubergistes et de pendre ou de couper la tête aux employés » du corps de garde! (J.-Y. Hugoniot, *Saint-Amand-Montrond. Mémoires d'une ville*, éd. du CGH-B, 1998), et l'un d'eux au moins, Antoine-Simon Gosset, monta fièrement sur l'estrade drapée de tricolore où se tenaient les officiers recruteurs pour s'enrôler dans les armées qui allaient défendre la patrie en danger, le 12 août 1792...

On essaie de mettre ses pas dans leurs pas, de se familiariser avec les lieux qu'ils ont hantés, de regarder avec leurs yeux en faisant abstraction de tous les apports nouveaux qui modifient le site, d'imaginer les odeurs qui offusquaient leurs narines, les bruits qui frappaient leurs oreilles...

## La genèse de la ville

Mais la remontée dans le temps n'est pas une opération aisée, et d'abord, pour exiguë que soit la vieille ville de Saint-Amand, on se perd un peu dans le labyrinthe de ses ruelles. J.-Y. Hugoniot, l'un de ses rares historiens, reconnaît que le visiteur est « souvent désorienté par le plan de la ville » et qu'il y a certes « de quoi s'embrouiller un peu à première vue » (op. cit.). Aussi conseille-t-il de monter d'abord sur une des éminences qui dominent l'agglomération construite dans une cuvette pour en saisir les grandes lignes. Un rappel de l'histoire de ses origines et de son développement pourra aussi se révéler utile pour notre lecteur.

Le nom actuel de la commune de Saint-Amand-Montrond indique une double origine et une fusion plus ou moins récente. Mais en fait, et c'est là ce qui contribue à déconcerter le visiteur, ce n'est pas à partir de deux, mais de trois entités distinctes que l'actuelle ville de Saint-Amand s'est constituée.

## L'éducation des enfants

L'éducation des filles, malgré l'intérêt que lui avaient porté au XVII<sup>e</sup> siècle un personnage influent comme Madame de Maintenon (institution de Saint-Cyr destinée à des jeunes filles pauvres de familles nobles) ou un grand esprit comme Fénelon (*Traité de l'éducation des filles*), reste encore essentiellement l'affaire des mères et vise uniquement à en faire de bonnes épouses et de bonnes ménagères :

*Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles, constate le futur précepteur du Duc de Bourgogne. La coutume et le caprice des mères y décident souvent de tout ; on suppose qu'on doit donner à ce sexe peu d'instruction. [...] Pour les filles, dit-on, il ne faut pas qu'elles soient savantes, la curiosité les rend vaines et précieuses, il suffit qu'elles sachent gouverner un jour leurs ménages, et obéir à leurs maris sans raisonner.*

L'opinion générale était que les femmes « ne sont pas capables d'études... » et même Fleury, qui proteste :

*...comme si leur âme était d'une autre espèce que celle des hommes, comme si elles n'avaient pas aussi bien que nous une raison à conduire, une volonté à régler, des passions à combattre, ou s'il leur était plus facile qu'à nous de satisfaire à tous ces devoirs sans rien apprendre... (Traité du choix et de la méthode des études),*

avoue cependant :

*que les femmes ont pour l'ordinaire moins d'application, moins de patience pour raisonner de suite, moins de courage et de fermeté que les hommes, et que la constitution de leur corps y fait quelque chose...*

Pour les garçons, surtout dans le milieu des gens de plume, il en va tout autrement.

*L'éducation des garçons, écrit Fénelon, passe pour une des principales affaires par rapport au bien public. [...]; combien voit-on de maîtres et de collèges ! Combien de dépenses pour des impressions de livres, pour des recherches de sciences, pour des méthodes d'apprendre les langues, pour le choix des professeurs ! Tous ces grands préparatifs ont souvent plus d'apparence que de solidité ; mais enfin ils marquent la haute idée qu'on a de l'éducation des garçons.*

## L'éducation des filles

### *L'éducation à la maison*

Sur les douze enfants d'Agnès et Jean-Charles Ragot, neuf étaient des filles. Comment allait-on les élever ? Fleury et Fénelon écrivaient en 1686 et 1688. Les choses avaient peut-être un peu changé depuis ce temps, puisque c'est avec une sorte de nostalgie que Mercier écrira en complément du portrait de ses « grands-mères » :

*Leurs filles, formées de bonne heure, concouraient à faire régner dans les maisons les charmes doux et paisibles de la vie privée ; et l'homme à marier ne craignait plus de choisir celle qui, née pour imiter sa mère, devait perpétuer la race des femmes soigneuses et attentives. (op. cit.)*

(Que de « charmes » au foyer d'Agnès !)

Mais ce n'est pas si sûr, surtout chez des bourgeois moyens et surtout dans une petite ville comme Saint-Amand ! Et d'ailleurs Mercier publie son *Tableau de Paris* en 1781, les filles d'Agnès sont nées entre 1735 et 1748 ! La Marianne de Marivaux, une contemporaine d'Agnès, (le roman date de 1731-1738), évoquant l'éducation que lui a donnée la sœur du bon curé par qui elle fut recueillie, éducation dont les « minuties » lui semblent d'ailleurs inintéressantes, ne la résume-t-elle pas ainsi : « j'appris à faire je ne sais combien de petites nippes de femme »... Ajoutez à cela un peu de lecture, quelques rudiments d'écriture et de calcul pour savoir tenir les comptes du ménage et cela suffira. La fille n'avait donc qu'à imiter sa mère et à travailler avec elle tout le jour.

Les jeunes filles de bonne famille pouvaient recevoir en outre des leçons de calligraphie chez un maître d'écriture, de musique (harpe, clavecin...), de chant, de dessin et de danse, ce que l'on appelait les « arts d'agrément ». Nulle trace de maîtres capables d'enseigner ces arts à Saint-Amand, sauf un maître de danse Michel Buffaut, mais seulement dans les années 1770-80 ; il avait épousé en 1774 une demoiselle Jobleau et sur des airs de menuet ou de gavotte il lui avait prestement fait sept petits balladins. Rien ne dit qu'il ait eu un prédécesseur et que les filles d'Agnès lui auraient été confiées. A l'époque de Diderot, qui est plutôt celle des petites-filles d'Agnès, un bourgeois raisonnable, comme le philosophe du *Neveu de Rameau*, ne concède au maître de danse que la tâche d'enseigner aux jeunes filles à « avoir un maintien décent, se bien présenter et savoir marcher » et au maître de chant celle de leur apprendre à bien « prononcer ».

# Table des matières

<b>Avant-propos .....</b>	<b>7</b>
---------------------------	----------

## **Première partie**

<b>Saint-Amand en Bourbonnais .....</b>	<b>13</b>
La genèse de la ville .....	14
La population au XVIII <sup>e</sup> siècle.....	16
<b>La parentèle .....</b>	<b>21</b>
Limites et difficultés de la recherche généalogique .....	21
Les Fouquet et les Berthomier .....	23
Les grands-parents .....	23
Naissance d'Agnès Fouquet .....	25
Oncles, tantes et cousins .....	27
Les cousins Fouquet des Rodais .....	28
Les Ragot .....	29
Les parents et grands-parents .....	29
Les collatéraux .....	32
Caractéristiques des familles .....	33
Célibataires et familles nombreuses .....	33
Niveau social .....	34
<b>Le mariage .....</b>	<b>37</b>
Le contrat .....	37
Le lieu et l'assistance .....	37
Les articles du contrat .....	40
Les bijoux de la mariée .....	47
La célébration du mariage .....	48
Les préparatifs .....	48
Le choix de la date .....	49
S'aiment-ils ? .....	50

<b>Épouse d'un homme de plume .....</b>	<b>52</b>
Le logis familial .....	52
L'habitation bourgeoise .....	52
Comparaison : le château de Meillant .....	56
Les occupations de la maîtresse de maison .....	58
La garde-robe des époux bourgeois .....	61
La parure féminine .....	61
Les vêtements masculins .....	62
La boutique du perruquier .....	64
La vie sociale .....	65
La place publique .....	65
Autres aventures des commis des aides .....	67
Les spectacles de la justice .....	72
Les foires d'Orval .....	73
Les activités du maître de maison .....	73
Le grenier à sel .....	74
Les divertissements .....	76
Culture et pratique religieuse .....	77
<b>La maternité .....</b>	<b>79</b>
Les maternités d'Agnès .....	79
Un baptême mouvementé .....	80
Les faits .....	80
Le curé et la sage-femme .....	81
Conflits de pouvoirs .....	84
Obstination du curé .....	87
Les cours d'accouchement de Madame Du Coudray .....	88
Le massacre des innocents .....	88
La célèbre Madame Du Coudray .....	89
Financer les cours d'accouchement .....	91
La protection des mères .....	93

<b>La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles .....</b>	<b>95</b>
Les épidémies .....	96
La fin .....	99
Testaments .....	99
L'enterrement .....	101
Les cimetières .....	103
Les morts indésirables dans la cité .....	104
Un nouveau cimetière pour la ville .....	105
<b>La chapelle des Perron .....</b>	<b>109</b>
Le contrat de fondation (XV <sup>e</sup> siècle) .....	109
Le scribe et l'écrit .....	109
Les mots qu'il faut dire .....	111
La donation .....	115
Les collataires .....	118
<b>L'éducation des enfants .....</b>	<b>121</b>
L'éducation des filles .....	122
L'éducation à la maison .....	122
Le couvent .....	123
L'éducation des garçons .....	124
Les petites écoles .....	125
Le collège de Saint-Amand .....	126
Les principaux .....	127
Le bail du principal .....	128
Conflits avec la municipalité .....	130
L'enseignement religieux .....	137
La formation professionnelle .....	140

## Deuxième partie

<b>La demoiselle veuve Fouquet .....</b>	<b>145</b>
Le sort des orphelins .....	145
L'héritage .....	148
La vente de la charge paternelle .....	149
Les rentes .....	150
Ventes de terres .....	151
Baux et fermages .....	152
Le rôle du tuteur .....	159
Le conseil de famille .....	159
Achat de biens et prise de possession .....	161
Marier les filles .....	162
Que sont devenus les enfants d'Agnès ? .....	162
La famille Duchet .....	164
Un gendre marchand-apothicaire .....	167
Changements dans la ville .....	168
Démolition des murailles .....	168
Délabrement de la ville .....	169
Le bureau de charité .....	170
La famille dans le temps .....	171
Disparitions .....	171
Nouvelles générations .....	172
<b>Les cousins du Pérou .....</b>	<b>174</b>
Le retour .....	174
Mort d'Emmanuel de Grandmaison et arrivée de son petit-fils Jean-Antoine .....	184

<b>Les dernières années d’Agnès : La Révolution (1789-1793) .....</b>	<b>186</b>
1789 .....	186
La contribution patriotique .....	187
Evénements familiaux .....	190
1790 .....	191
L’ouverture des couvents .....	191
Les funérailles de Mirabeau .....	194
Le sort du curé réfractaire .....	194
L’affaire Collin .....	199
Les fêtes révolutionnaires .....	200
Urbanisme et maintien de l’ordre .....	202
Les fontaines .....	202
La clôture des culs-de-sac .....	203
Chasse à la mendicité .....	206
La vie familiale .....	207
Au service de la commune .....	211
Charles Duchet officier municipal .....	212
Antoinette Ragot à l’Hôtel-Dieu .....	216
La patrie en danger .....	217
Les défenseurs de la patrie .....	217
Réquisitions diverses .....	220
Les biens du clergé .....	223
 <b>Les dernières années d’Agnès : la Terreur (1794-1797) .....</b>	 <b>226</b>
Les suspects .....	226
Les listes .....	226
Les suspects en prison .....	229
Vie difficile des prisons .....	231
Victimes de la guillotine .....	234
Un prêtre à l’île d’Aix .....	234
Trois victimes du tribunal révolutionnaire .....	235

Le Tribunal révolutionnaire .....	245
Le dossier Simard-Ragot .....	245
Le dossier Ragon .....	252
Les méthodes du tribunal révolutionnaire .....	253
Les exécutions .....	259
Les lendemains de la Grande Terreur .....	262
Un enterrement « révolutionnaire » .....	262
La contre-Terreur .....	264
Le sort des émigrés .....	264
La mort d’Agnès Fouquet .....	265

## **Epilogue - Sophie**

Religieuse .....	269
La vocation .....	269
Cy-devant religieuse .....	272
Premier mariage révolutionnaire .....	274
Le futur .....	274
Un mariage civil .....	275
Le second mari, Antoine Gosset .....	278
Père et frères .....	279
La carrière d’Antoine Gosset le jeune .....	283
L’enfant unique .....	285
La fille de Sophie .....	286

<b>Annexes .....</b>	<b>289</b>
Acte de baptême d’Agnès Fouquet .....	289
Contrat de mariage d’Agnès Fouquet et Jean Charles Ragot .....	290
Acte de mariage d’Agnès Fouquet avec Jean Charles Ragot .....	295
Procès verbal fait contre le S <sup>r</sup> Carlin curé de Saint-Amand .....	296
Lettre de Madame Du Coudray .....	299
Prise de possession d’un bien par Agnès Fouquet veuve Ragot .....	301
Acte de décès d’Agnès Fouquet .....	303
Lettre d’Agathe-Elisabeth Ragot à Claude Simard .....	304
Mariage d’Agnès Scolastique Ragot et François Aujouannet .....	306